

An 2000 sur la place de l'église

Je m'étais dis, sans grande conviction d'ailleurs :

- Beaucoup seront là, sur la place de l'église, quand les cloches sonneront.

J'y étais allé à minuit moins dix de ce 31 décembre 1999 dont vous avez tous gardé le souvenir. Il avait neigé les jours précédents, de sorte que ce soir-là, c'était l'apparence d'un vrai temps d'hiver. Et pourtant la place aurait été ordinaire s'il n'y avait pas eu les projecteurs qui donnaient à l'église, avec un fond de couleur le jour un peu rosé, cette délicieuse patine dorée. Mon église, si belle et que j'aime, quand bien même je n'y rentre pour dire jamais pour y suivre des cérémonies religieuses, juste à Noël où je me plais à retrouver la magie de mon enfance par le biais de la fête et du sapin... Je le regarde tant, celui-ci, avec ses bougies et ses boules, je sens tellement son odeur quand elle se développe le plus, que me reviennent toutes mes heures perdues et qu'il m'arrive d'avoir les larmes aux yeux. Oh ! puissance du souvenir. A l'église, j'y vais par contre en solitaire, et souvent alors j'y monte au clocher. J'estime que l'affection que l'on porte à un bâtiment n'est pas nécessairement liée à ce que l'on peut y faire. Ainsi pour moi, ce qui me retient dans cette bâtisse, ce sont les proportions modestes et agréables qu'elle a, sans être d'une élégance extrême, mais surtout le fait que les gens du village, dans la première moitié du XIXe siècle, se sont aidés à la construire. Ils ne l'ont pas faite eux-mêmes, pour l'essentiel. Il y avait pour cela des professionnels du bâtiment, tailleurs de pierre, maçons et charpentiers. Ils ont simplement charrié le « marin », le sable, les pierres et la chaux. Ils ont amené les planches – on disait alors les ais – les tavillons, les lambourdes et autres listes diverses. Ils ont ainsi fait quelques milliers d'heures pour la construire, notre église, que celle-ci puisse enfin s'élever haut dans le ciel du village, aller jusqu'à toucher les nuages avec la pointe de son clocher. C'est en tout cas l'impression que l'on a quand l'on est près d'elle et que l'on regarde contre le haut. C'est très beau.

On avait certes déjà une chapelle depuis plus de cent cinquante ans. Mais celle-ci était si modeste qu'on n'osait pas y faire venir le pasteur. D'ailleurs la commune elle-même, pointilleuse et mesquine, pour ne pas dire plus, ne l'aurait pas voulu. Un seul culte à l'église paroissiale pour une collectivité de mille âmes et de cinq hameaux, cela suffit, les gens n'ont qu'à se déplacer. Les infirmes, les femmes enceintes, dites-vous ? Couchez-les sur un char et amenez-les nous donc. On se contentait de ce fait de prières dans la chapelle que l'on faisait d'habitude le soir et surtout l'hiver, quand les travaux des champs vous laissent un peu tranquille.

Il n'y avait personne sur la place. Elle était vide d'un bout à l'autre, alors même que l'on entendait des bruits de fourchettes venus du restaurant voisin dont l'on avait entr'ouvert une fenêtre pour aérer et des cris dans la grande maison du haut du village dont les fenêtres ici étaient carrément grandes ouvertes. La grossièreté de ces festivités m'apparut soudain dans toute son

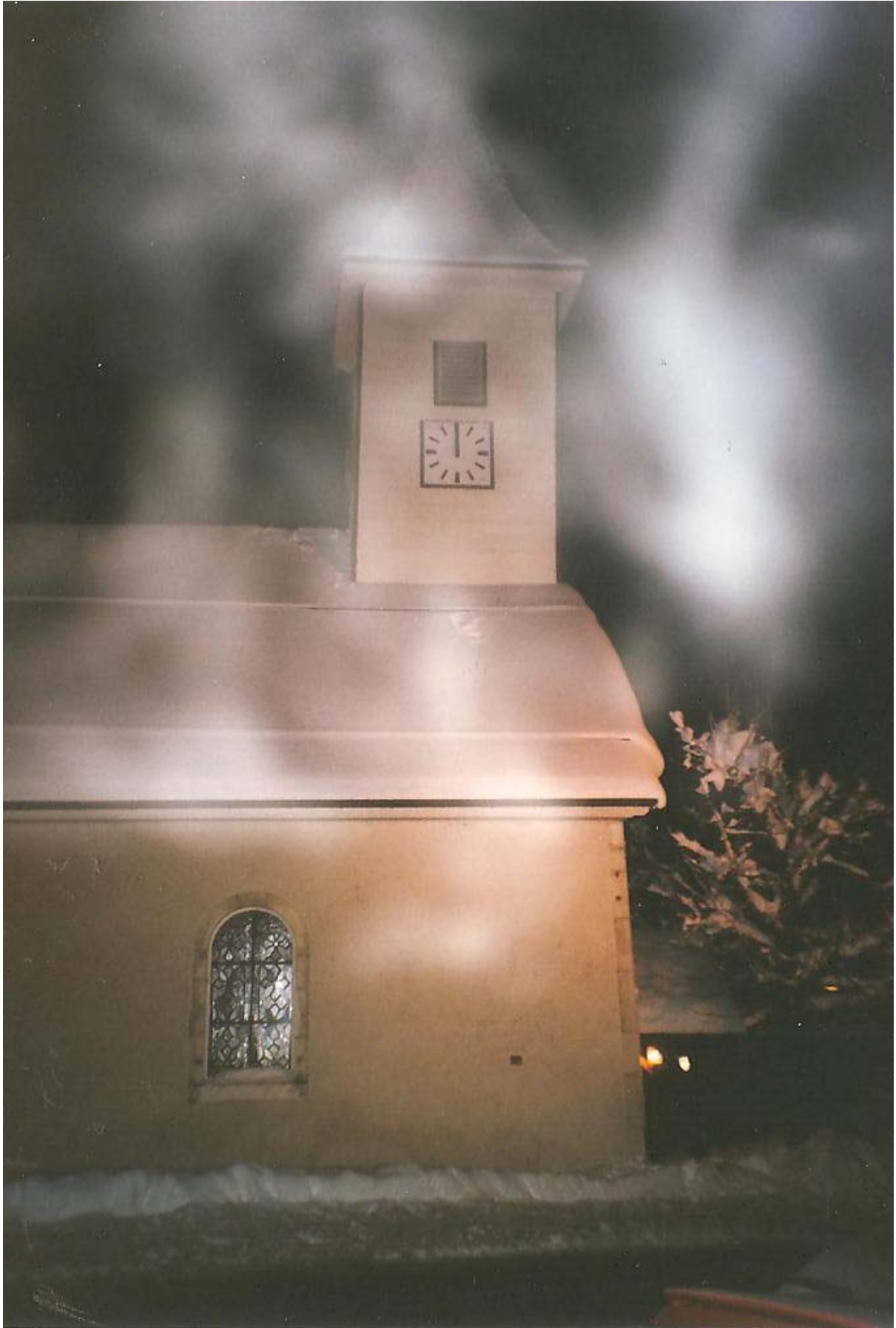
ampleur, la médiocrité du tout, sous le couvert d'un événement d'une importance fondamentale à marquer à tout prix, aurait-on assez de champagne, la question se posait avec le plus grand sérieux dans la plupart des journaux, m'attrista. Ainsi donc personne n'était là, sur la place, devant l'église, pour passer ensemble d'une année à l'autre, d'un siècle à l'autre, d'un millénaire à l'autre. Et que m'importait si officiellement ils avaient décrété, preuves à l'appui, que cela devait se faire une année plus tard. C'était ce soir-là que l'on allait changer les chiffres, et que l'on retrouverait tout soudain, à la place du vieux millésime 1999, le fatidique, que dis-je, le mythique voire le dramatique 2000. Le reste n'était que broutilles.

Là-haut, au clocher de l'église, les deux aiguilles allaient se superposer. Je les regardais dans leur avance très lente et pourtant inexorable. Qu'est-ce que le temps, pouvais-je penser. Et d'être en cet instant si particulier renforçait l'intensité de mes réflexions. Je sortis mon appareil de photo avec lequel je m'appêtais à immortaliser l'événement. Pourvu qu'il n'aille pas me faire faux bond en cet instant précis, me lâcher.

Etranges impressions. Etrange moment. Elles furent soudain l'une sur l'autre, les deux aiguilles. Alors on entendit un grand remue-ménage dans le café où l'on pouvait apercevoir des silhouettes debout, sans noms, anonymes, tu en prends deux, tu en prends six, tout se mélange, c'est pareil, de la foule, et ceux-là se congratulèrent. On entendit un bruit encore plus fort à la grande maison où carrément c'était l'apothéose. Des cris, des hurlements, des wouaih ! wouaih ! wouaih ! Du délire. On s'était aussi levé de table, certains s'étaient mis au balcon, puis rentrèrent pour poursuivre, je le pense, leurs saines libations.

J'avais pris mes photos. Une de face, une de profil. A dix secondes d'intervalle, les deux aiguilles n'avaient guère eu le temps de bouger. Personne n'était sorti et nulle voiture ne passa pendant le temps où je fus là. J'étais seul. Et mis à part les exclamations des convives qui se firent d'ailleurs déjà plus discrètes, c'aurait été le parfait silence. Nous étions désormais en l'an 2000. Etrange. Rien n'avait changé. Rien qui semblerait le faire prochainement.

Chose très décevante, les douze coups de minuit n'avaient pas été frappés, ni pour une première fois ni pour une seconde. Il me revint alors que cinq minutes auparavant il y avait eu un drôle de déclic dans le clocher. Le bug (ou bogu) qui n'avait frappé nulle part ailleurs au monde se manifestait donc ici, et j'en subissais, moi, les conséquences. Car non seulement il n'y eut pas les douze coups de minuit, mais la sonnerie traditionnelle du passage d'une année à l'autre, ne se mit pas en branle. Et pourtant, comme je l'attendais, celle-ci... Et allez, mes deux cloches, vous qui avez tant sonné pour d'autres événements de moindre importance, sonnez au moins pour celui-ci, donnez vous en à cœur joie, comme autrefois, quand l'automatisation n'existait pas et que l'on montait à minuit dans le clocher tirer les cordes.



Que le silence sur la place de l'église. Et mon appareil, là-haut à la maison, que j'avais placé sur le bord de la fenêtre pour enregistrer les cloches de l'an 2000, ne me donnerait rien. Quelle frustration ! Quel coup au cœur !

Je l'avais regardée quelques instants encore, mon église et son clocher. Au cadran les aiguilles maintenant se quittaient pour s'en aller chacune à son rythme découper le nouveau millénaire en tranches. Combien de celles-ci y en aurait-il pour moi, pour l'église, pour le village ? Y aurait-il une éternité pour cette collectivité qui luttait déjà ici depuis près d'un demi-millénaire ? En ferait-elle encore autant ? C'étaient là des questions sans réponses. On irait son chemin, on pénétrerait dans le temps sans rien savoir. On s'enfoncerait dans un avenir que nul n'a la possibilité de sonder.

- Et c'est tant mieux, m'étais-je dit.

Car dans le fond, je le pressentais, les échéances un jour seraient redoutables. Et que les paradis matériels que l'on nous avait si souvent annoncés, la carotte plutôt que le bâton, souvenez-vous de ces projections béatifiantes des années cinquante ou soixante, se feraient attendre longtemps !

Je me souvins alors d'une image que j'avais vue la veille. C'était Venise, où le cloaque menaçait de par des égouts déversés directement dans les canaux, entretenant de ce fait une puanteur telle en certains moments de l'année, que l'air en était irrespirable. Venise... qui s'enfonçait lentement et dont les sols de certains édifices peu à peu se défonçaient. Venise... qui disparaîtrait entièrement un jour dans les eaux, comme un navire coule en mer.

Quelle importance ? Catastrophe pour le patrimoine de l'humanité, certes, encore que celle-ci disparaîtra à son tour. Pour moi ? Aucune. Car je m'en rendis compte soudain avec une acuité douloureuse, ma vie n'était rien, le prix de celle-ci n'égalait pas l'une des dalles de cette église qui s'enfonçait dans le sol, là-bas, centimètre par centimètre, en un endroit où je n'étais même jamais allé. J'étais ramené à mes justes dimensions. Et pourtant il me fallait bien l'affronter, ce nouveau millénaire, avec des bonnes ou des mauvaises pensées, seul ou en votre compagnie.

Et qu'y ferions-nous de notre temps cru si précieux, si vide en réalité bien souvent, dans cette nouvelle dimension ? A attendre on ne sait trop quoi, à entreprendre on ne sait trop qui vaille... La mort peut-être ? Ou une autre vie, active au possible, supposée admirable et qui pourtant ne viendra jamais.

Les Charbonnières, au tout début du mois de janvier de l'an 2000 :

Jean Hiersin

